

4

TRIBUNE

Ce que veut dire  
« on ne peut plus rien dire »

6

ENTRETIEN

Comment la ville construit  
l'inégalité hommes-femmes

7

PORTRAIT

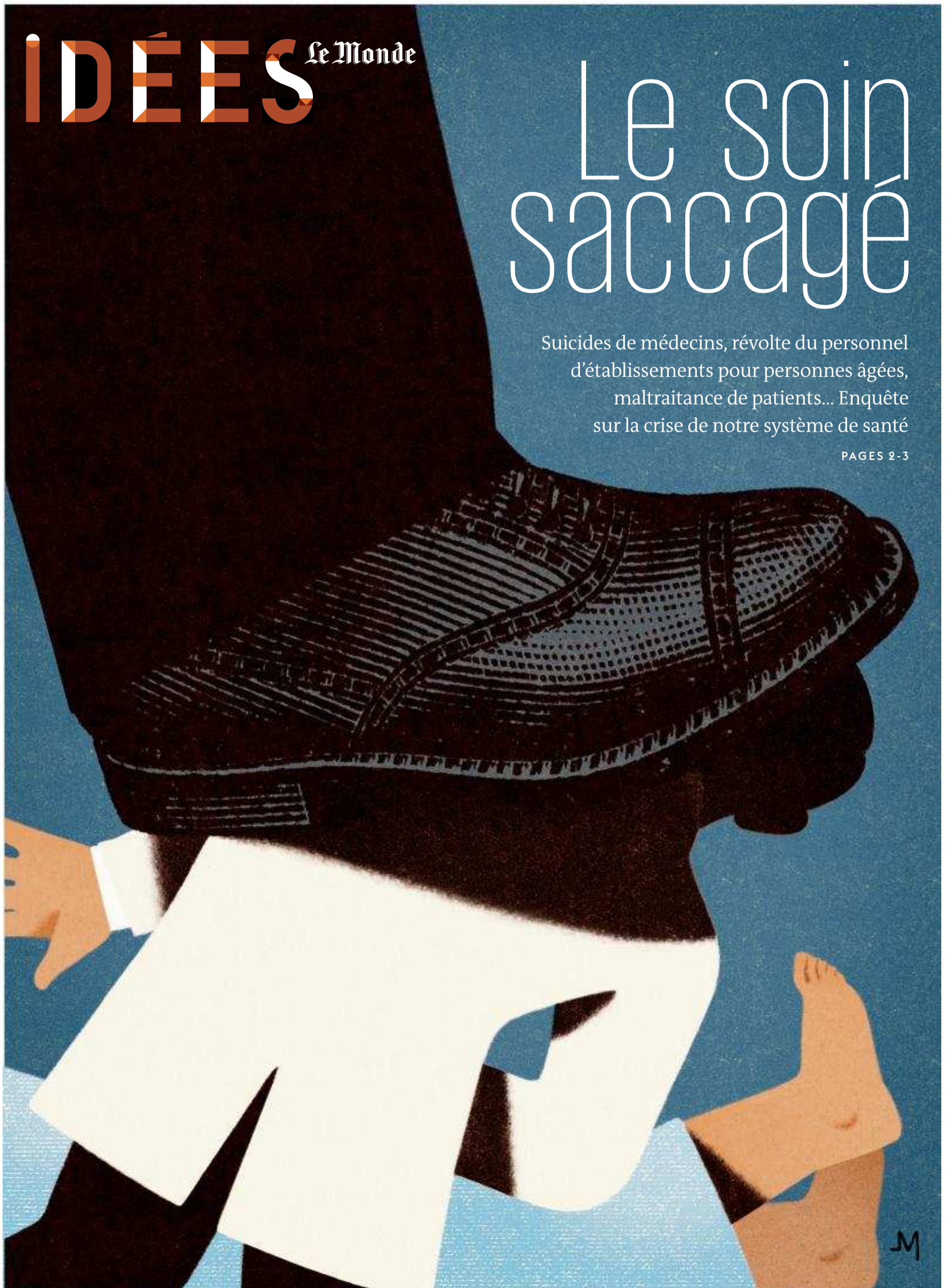
Les derniers jours  
de la caisse enregistreuse

**IDÉES** *Le Monde*

# Le soin saccagé

Suicides de médecins, révolte du personnel  
d'établissements pour personnes âgées,  
maltraitance de patients... Enquête  
sur la crise de notre système de santé

PAGES 2-3



JEAN-FRANÇOIS MARTIN



# « L'aménagement des villes construit l'inégalité »

Les disparités entre femmes et hommes pourraient être aggravées par l'émergence de la ville dite « durable et intelligente », redoute le géographe Yves Raibaud, qui constate l'échec des politiques urbaines de mixité

PROPOS RECUEILLIS PAR  
CLAIRE LEGROS

**S**pécialiste de la géographie du genre, Yves Raibaud est enseignant-chercheur à l'université Bordeaux-Montaigne. Il est l'auteur de *La Ville faite par et pour les hommes* (Belin, 2015).

**Vous dénoncez depuis longtemps la banalisation du harcèlement des femmes dans l'espace urbain et ses conséquences sur leurs droits. Avez-vous été surpris par la libération de la parole sur ce sujet ?**

Cette prise de parole corrobore nos études de géographie sur la place des femmes dans la ville et le harcèlement de rue. Le sentiment d'insécurité y est totalement asymétrique : la nuit, on constate une baisse de fréquentation des rues piétonnières de 25 % à 50 % pour les femmes, qui adoptent des stratégies d'évitement. Quand des lieux publics ou des lignes de bus ne sont plus fréquentés que par des hommes, il existe une discrimination devant l'impôt. Ce qui est choquant, c'est que cette situation ait été acceptée si longtemps par les pouvoirs publics.

**Vous montrez que les institutions sont loin d'être neutres et favorisent la place des hommes en ville. De quelles façons ?**

Nos études sur l'offre de loisirs montrent que, à Bordeaux, les deux tiers des activités mises en place par les pouvoirs publics sont destinées aux garçons. Quand on s'intéresse à d'autres villes en Europe, on trouve un chiffre équivalent. On considère d'intérêt général que les jeunes garçons puissent libérer leur énergie sur un terrain de football ou un skatepark, des espaces dont on ne dit jamais qu'ils sont non mixtes mais qui, de fait, sont des terrains masculins.

**L'exclusion spatiale commence dès la cour de récréation. Comment cela se passe-t-il ?**

À l'école, le terrain de foot est souvent situé au milieu de la cour et accaparé par les garçons. Avec ce ballon qui roule, les filles apprennent à esquiver, à pratiquer des jeux qui ne prennent pas de place. Cet aménagement est porteur de sens, il construit l'inégalité en inscrivant dans l'éducation que les garçons sont au centre et les filles en périphérie. On attribue souvent aux filles la responsabilité de ne pas « aimer » le sport. Mais lorsqu'on les interroge, elles racontent des expériences douloureuses d'exclusion et de moqueries.

**Est-ce le signe d'un échec de la mixité ?**

C'est l'échec d'une certaine mixité. Dans ce domaine, en Europe, on n'a fait que la moitié du chemin. On s'accorde pour affirmer que filles et garçons doivent avoir les mêmes chances, mais on considère qu'il est prioritaire de canaliser la violence des garçons, et normal que des lieux publics soient accaparés par des collectifs produisant du virilisme, du sexisme et de l'homophobie. Ponctuellement, certaines villes reviennent à des espaces non mixtes. À Malmö (Suède) ou à Genève, la municipalité a ainsi mis en place des journées réservées aux filles dans les skateparks, afin qu'elles puissent reconquérir ces espaces.

**N'est-ce pas un retour en arrière ?**

Une séparation ponctuelle peut certes être utile mais ce n'est pas une solution durable. N'oublions pas qu'à l'époque de la non-mixité scolaire, en 1975, 30 % des bacheliers étaient des filles. Aujourd'hui, elles sont plus de 50 %. Ce que la mixité a apporté à l'école, il faut faire en sorte qu'elle l'apporte à l'espace public. Le changement passera bien sûr par l'éducation. La mixité ne va pas de soi, elle fonctionne dès qu'on met en place une pédagogie. Des écoles s'y emploient en supprimant les jeux de ballon et en définissant des lieux où les filles et les garçons jouent ensemble. Plus largement, il est souhaitable que les villes pensent des espaces inclusifs.

**Vous montrez que l'utilisation des transports diffère selon le genre. De quelle façon ?**

Dans les 6 000 foyers que nous avons interrogés, les femmes font 75 % des accompagnements d'enfants et de personnes âgées ou malades. Cela induit une utilisation de la ville différente et, paradoxalement, une emprise spatiale plus réduite. Les femmes ont des modalités de transport multiples, elles sont moins souvent seules, elles utilisent les transports en commun plutôt que la marche ou le vélo, ou elles privilégient la voiture.

**Pour lutter contre le réchauffement climatique, les collectivités cherchent à interdire la voiture en ville. A qui profite la ville durable, celle du vélo, du covoiturage et de la marche ?**

La ville durable profite surtout aux hommes jeunes et en bonne santé. Ces pratiques pourraient bien ressembler demain aux nouveaux habits de la domination masculine, en l'absence d'une approche critique développée dans l'écoféminisme. Des études au Québec montrent que, dans les quartiers où l'école est située dans une rue piétonnière, la journée des femmes s'allonge. Par ailleurs, la voiture représente pour les femmes une protection la nuit. Il est donc difficile d'y renoncer dans ces conditions.

**Quelle serait pour vous la définition d'une ville à la fois durable et égalitaire ?**

La vraie ville durable doit prendre en compte les générations : elle peut durer parce qu'elle se reproduit, qu'on peut y naître et y mourir. Accompagner les enfants à l'école ou les personnes âgées à l'hôpital, cela fait partie du pacte social. On parle beaucoup de ville intelligente mais la smart city est actuellement pensée par et pour les hommes en bonne santé qui veulent en faire un espace aseptisé : ils envisagent des solutions techniques qui mettent le corps à distance. Lors du Grenelle des mobilités à Bordeaux [lancé en 2011], les femmes, minoritaires, intervenaient peu et lorsqu'elles le faisaient, c'était pour soulever

des questions qui relèvent du *care* (le « soin aux autres ») : comment fait-on, dans une ville sans voiture, pour s'occuper des personnes âgées et des enfants qui fréquentent des écoles différenciées ? Ces questions étaient marginalisées.

**N'êtes-vous pas sévère vis-à-vis des hommes ? N'ont-ils pas évolué avec les luttes féministes ?**

Nous sommes les héritiers, parfois un peu lâches, d'une société patriarcale qui refusait aux femmes le droit de vote ou l'autorité parentale. De nombreuses traces de cette société subsistent et nous sommes nombreux à vouloir que les choses changent. Nos recherches montrent que ce sont les institutions qui freinent l'égalité : ce sont donc elles qu'il faut réformer. On constate une prise de conscience des collectivités locales en France mais elle reste inégale. À Bordeaux, des campagnes très réalistes contre le harcèlement dans les transports en commun ont été mises en place et on a expérimenté les arrêts de bus à la demande. Mais d'autres villes préfèrent ignorer le problème. Lorsqu'on ne trouve pas de données sur les inégalités, c'est que la mairie n'a pas cherché à les collecter.

**Et à l'étranger, quels sont les modèles à suivre ?**

Certaines villes britanniques ont mis l'accent sur la sécurité des femmes en installant des boutons d'urgence dans les transports en commun. D'autres, comme Vienne ou Montréal, ont réduit les violences en privilégiant le sentiment de confort ou en améliorant l'éclairage, par exemple. En Suède, certaines municipalités ont réfléchi à un déneigement plus égalitaire : les services urbains s'occupent d'abord des trottoirs, qui sont plus souvent fréquentés par les femmes et les enfants, avant de déneiger la route, qui est majoritairement occupée par des hommes en voiture.

**Quels outils développer pour lutter contre les inégalités de genre ?**

Le budget genré permet aux municipalités de prendre conscience de l'injuste redistribution de l'offre publique de loisirs et donc de l'impôt. Il s'agit de lire le budget sous l'angle du genre, afin de rattraper progressivement les inégalités. Les marches de femmes – consistant à arpenter un quartier en groupe, pour y repérer des lieux à réaménager, et apporter un diagnostic – font aussi partie des outils d'une bonne démocratie participative : elles apportent une expertise différente dans les villes qui ont été construites par des hommes entre 40 et 70 ans, de classe supérieure et à la peau blanche. Il est aussi important d'évaluer les politiques en créant des observatoires des inégalités : ils pourraient exercer une fonction de veille et attribuer un label récompensant les ambiances urbaines réussies sous l'angle des rapports sociaux de sexe. ♦

## RÉSONANCES

PAR MICHEL NAEPELS,  
ANTHROPOLOGUE

## REVIVRE DANS LES LANDES

**I**l n'y aura pas d'aéroport à Notre-Dame-des-Landes. Les historiens du contemporain décrivent les enjeux politiques de cette décision, et la multiplicité des groupes et des acteurs mobilisés depuis des années, voire des décennies, pour ou contre ce projet gaulliste. D'autres ont déjà retracé l'histoire de ces landes, de leur marginalité, de leurs usages agricoles et de la manière dont ceux-ci ont façonné le paysage – comme François de Beaulieu avec *La Mémoire des landes de Bretagne* (Skol Vreizh, 2014) –, ce qui aide à comprendre les formes d'agriculture et les usages, communs ou non, de la terre qui s'expérimentent dans la ZAD aujourd'hui.

Comme anthropologue travaillant dans des mondes ruraux lointains ou proches, un tel événement m'intéresse aussi parce que l'anthropologie – qu'elle étudie des chasseurs-collecteurs, des peuples indigènes ou des agricultures industrielles – a depuis longtemps décrit les relations entre formes de vie sociale et usages et représentations de l'environnement ou de la nature. L'anthropologie contemporaine interroge particulièrement la manière dont nos formes de vie sont tissées de relations avec d'autres espèces. Nous avons des expériences quotidiennes de plantes, d'animaux, de micro-organismes, mais aussi des usages instrumentaux (il faut bien manger !), et notre imagination est densément peuplée d'une multitude d'espèces.

### SOLIDARITÉ AVEC LE FLÛTEAU NAGEANT

Dans son ouvrage *Flight Ways. Life and Loss at the Edge of Extinction* (« voies migratoires, la vie et la perte au bord de l'extinction », Columbia University Press, 2014), Thom van Dooren montre comment les disparitions actuelles d'espèces animales et végétales sont liées à des activités humaines, par la destruction des habitats sauvages, l'exploitation directe et la chasse de certaines espèces, l'introduction de nouveaux produits chimiques toxiques, les impacts du changement climatique. Nous avons bien du mal à assumer notre capacité à altérer profondément et systématiquement les possibilités de vie des autres êtres vivants – et, par un effet de retour dont nous avons trop peu conscience, les nôtres aussi. La reproduction sociale des sociétés humaines est conditionnée par la reproduction, généralement tenue pour évidente mais pourtant très problématique, de la fécondité de la nature, qui a ses propres conditions (en termes de biodiversité), et ses propres temporalités, auxquelles nous demeurons peu attentifs. Notre environnement, ce sont aussi ces liens entre les formes de vie qui se défont peu à peu, que nous défaisons peu à peu. Et les problèmes environnementaux que cela entraîne touchent en premier lieu la vie des populations les plus dominées.

Il n'est pas indifférent que les terrains disputés de Notre-Dame-des-Landes – comme naguère au Testet, à Sivens – soient des zones humides. Les projets de destruction pure et simple de telles zones (l'aménagement aéroportuaire et routier aurait entraîné le défrichement et la dégradation des sols à Notre-Dame-des-Landes), ou leur disparition par drainage, barrage et irrigation (et intensification de l'agriculture, à Sivens), portent atteinte à leurs fonctions écologiques de régulation des ressources en eau, de filtrage et de dépollution, ainsi qu'à leur caractère de réservoir de biodiversité. En France, au XX<sup>e</sup> siècle, deux tiers des surfaces des zones humides ont disparu, asséchées ou détruites.

Le bocage humide de Notre-Dame-des-Landes, ses prairies, ses bosquets, ses mares, le maillage serré de ses haies, abritent plusieurs espèces rares et des populations importantes d'oiseaux, d'amphibiens, de libellules. À Sivens, Rémi Fraisse s'intéressait à la protection des renoncules à feuilles d'ophioglosse, une plante sauvage rare et protégée des prairies humides et ouvertes. L'anthropologie nous montre que la fragilité de ce bouton d'or, la vulnérabilité du flûteau nageant, du campagnol amphibie, du triton de Blasius ou de la chouette chevêche de Notre-Dame-des-Landes, ne sont pas sans liens avec notre propre vulnérabilité sociale. Cette solidarité écologique implique qu'on se préoccupe des voies migratoires des oiseaux plutôt que des aéroports, et qu'on reconnaisse qu'une agriculture raisonnable conditionne une biodiversité remarquable. ♦

### MICHEL NAEPELS

Anthropologue et historien, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) et directeur de recherche au CNRS